

Les secrets de la filiation¹

Marie-Jeanne Segers

*Une naissance n'est jamais une « histoire naturelle »,
même si elle en donne parfois l'illusion.*

P. Benoit

(27) L'homme s'est de tout temps interrogé sur son origine. L'importance de cette interrogation se mesure au fait qu'elle est à la fois philosophique, religieuse, littéraire, mythologique et scientifique. L'homme s'est toujours ingénié à formuler des réponses à cette question de l'origine : tels la mythologie, le livre de la Genèse et la théorie du Big Bang. De la même manière et pour les mêmes raisons, chaque homme possède une représentation du début de son histoire personnelle, une représentation complexe, consciente et inconsciente, faite d'images, d'émotions et d'affects qui font de celle-ci l'équivalent d'un mythe originaire.

(28) Le récit de la préhistoire singulière d'un enfant est tellement décisive qu'on a pu parler de la question enfantine des origines comme d'un « fantasme des origines »² qui serait à l'origine du fantasme ou

1. Ce texte a fait l'objet d'une conférence intitulée « Les PMA et les secrets de la filiation » dans le cadre de « PMA 2000 » des Centres de Médecine de la reproduction Hainaut-Namur en mai 2000. Il constitue une réponse à l'affirmation selon laquelle il faut cacher son origine à un enfant, dans certains cas de conception médicalement assistée.

2. J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, *Fantasme originaire, Fantômes des origines*,

noeud imaginaire essentiel à la vie psychique où se mêlent réalité et fiction. Marthe Robert, dans *Roman des origines et origines du roman*³ montre que, sans histoire d'origine, il n'y a pas de littérature. Toute forme de littérature constitue une version d'un « roman familial » où le sujet humain met en scène une représentation des débuts de sa vie qu'il projette alors sur toute celle-ci y imprimant une marque indélébile. Voilà pour le roman familial. Cela fait partie du domaine de l'imaginaire, c'est-à-dire de l'irréel, dira-t-on; mais alors, comment s'y retrouver ?

Pour l'essentiel, le mythe enfantin de l'origine met en scène le désir que les parents ont eu d'avoir cet enfant (ou pas), l'amour qu'ils lui ont porté (ou non), dont il aura par la suite mille confirmations, et les traits particuliers que son apparition a révélés, résumés dans les qualifications de « vrai garçon », « fille », « beau », « paresseux », « nerveux », « comme son père », etc., bref toute une série de signifiants qui produisent parfois un effet de destin dans une vie. La conception et la naissance possèdent en outre aujourd'hui un cadre plus général - et ce ne fut pas toujours le cas - étant marquées, dès le départ, comme d'ailleurs tout le corps dans notre culture, par la médecine (le discours de la médecine, le personnage du médecin et la relation médecin-malade). C'est le cas des Procréations Médicalement Assistées (P.M.A.). Or, ces dernières ont le privilège de balayer largement les certitudes acquises -toutes ou presque toutes- par les sciences humaines d'une brise inconnue, quand ce n'est pas d'un vent de panique. Nous y viendrons au terme de ce travail.

Un enfant possède à la naissance un bagage génétique et symbolique (psychologique, social, culturel) donné par la représentation (réelle ou projetée) d'un ensemble qui dépasse toujours la réalité technique des conditions de sa conception et de sa naissance. Fiction et réalité, imaginaire et symbolique y sont indissociables. Les choses se présentent en partie de la même manière dans les Procréations Médicalement Assistées. Le mythe de l'origine dépasse toujours la réalité technique de l'événement. Tout comme la sexualité, il conserve une part (29)d'énigme irréductible; c'est ce qui en fait une histoire mythique; c'est également la raison pour laquelle jamais les enfants ou les adolescents n'ont été satisfaits par une éducation sexuelle composée d'explications exclusivement techniques ou scientifiques sur la manière dont « on fait les bébés ». Le plus important est ailleurs, plus précisément, dans la question du désir des parents et celui-ci n'est jamais aussi manifeste que dans le *secret* qui entoure une histoire « d'interdits de dire ». Secrets révélateurs, mais aussi écrans pour la projection de fantasmes personnels à propos de la conception et la

origines du fantasme. Paris, Hachette, 1985.

3. M. ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972.

naissance, la parentalité, la filiation et même la généalogie et son fameux arbre qui semble subir une mutation radicale en ce nouveau millénaire.

Si les choses se présentent en apparence de la même manière, les P.M.A. révèlent plusieurs éléments de difficulté dans la représentation cruciale de l'origine⁴. La première difficulté résulte du fait que les naissances médicalement assistées relèvent dans bien des cas du « miracle » de la science et posent dès lors en contre-point, dans l'histoire d'origine, la question de l'introduction de l'impuissance des parents à une rencontre féconde et donc, de l'imperfection d'un ou plusieurs éléments de celle-ci, autrement dit des éléments narcissiques les plus sensibles lorsqu'il s'agit de la sexualité et de la scène primitive ou rapport sexuel entre les parents dont l'enfant est (était...) issu.

Une naissance « spontanée » n'a pas eu lieu parce qu'il n'y a pas eu de « conception » spontanée. Sentiments d'infériorité, envie, désespoir chez une femme qui souhaite devenir mère; culpabilité, agressivité, reproches s'insinuent dans le couple.

Ces éléments relevant de la « pulsion de mort » amplifient le phénomène et en font un cercle vicieux : tout devient prétexte à tension conflictuelle dans le couple car on ne sait pas exactement à quoi s'en tenir concernant cette stérilité, tout en se sentant vaguement responsable... Les difficultés d'avoir un enfant semblent s'installer à demeure; elles tournent à l'obsession. En contre-point, il y a le savoir-faire médical... Le recours à la médecine, la demande adressée à un médecin coupe court à l'emballlement du cercle vicieux : un tiers, dont l'autorité est incontestable, entre en scène dans le « duo » conjugal devenu « duel » douloureux. Aujourd'hui, en cette matière, la référence est la personne du médecin mis en position d'arbitre, d'exorciste peut-être, de recours ultime et aussi tout-puissant, (30) du moins est-on encouragé à l'imaginer ainsi. On y reconnaît toutes les caractéristiques d'un transfert massif sur la personne du médecin.

On dit, en Afrique, qu'un enfant né après qu'une stérilité soit levée par l'intervention du sorcier, est « un enfant du sorcier ». On pourrait reprendre l'expression dans les P.M.A. en la paraphrasant. Or, cette position transférentielle particulière n'est à endosser par le médecin dans la réalité qu'avec de très grandes réserves. En effet, le médecin, s'il venait pour de bon occuper cette place au premier degré, supplanterait la capacité imaginaire et créatrice des futurs parents, les rendant du même coup doublement impuissants parce qu'aliénés au bon-pouvoir de celui qui devient leur maître, après avoir été dans l'incapacité d'engendrer un enfant naturellement. Tel est un des problèmes posés

4. Elles ne sont pas les seules : il y a aussi les adoptions d'enfant.

avec les P.M.A. par l'ouverture scientifique (théorique ou virtuelle) de tous les possibles : la sélection d'embryons sur base d'un diagnostic génétique, les maternités de substitution, les conceptions sans père, sans rapport sexuel, la parentalité d'un couple de femmes ou d'un couple d'hommes, le choix d'un enfant sur mesure (selon le vœu des parents; on peut parier d'avance que cet enfant ne l'entendra pas de cette oreille). Devant cette difficulté, beaucoup de parents adoptent la solution du silence et du secret.

Que penser de cette attitude ? Que dire de tout cela à un enfant, si telle est la configuration de la scène qui préside à sa conception ? Des livres pour enfants exprimeraient admirablement les choses; il faudrait créer « Les nouvelles aventures de la petite graine » ou un autre film dont l'acteur serait un enfant à naître, avant sa naissance. Ce qui semble plaisanterie est en fait sérieux : une dimension merveilleuse est indissociable de la vérité dans un récit qui porte; c'est sa dimension magique, magique dans la mesure même où elle est mythique. Mythique, parce que tout y est dit, mais la lecture en revanche y semble inépuisable.

Il est important que les parents soient en mesure de faire un récit de ses origines à l'enfant né par la médiation des P.M.A. Pas de récit imposé (à l'enfant) ou forcé (que les parents se forceraient à faire au nom d'un devoir) : il ne serait pas écouté (s'il était imposé) ou pas convaincant (s'il était forcé). Il s'agit, dans la possibilité de faire un récit, d'une attitude psychologique d'ouverture au langage, de disponibilité et de sincérité décisive dans la relation qui s'établit avec l'enfant. Un secret en entraînant invariablement de nombreux autres constitue une relation faussée dès le départ entre l'enfant et ses parents, mais également entre l'enfant et son propre corps. Par quelques arguments nous allons montrer (31) comment le langage est lié au corps lui-même et comment ce même langage possède, dans certaines conditions, le pouvoir d'« instituer » le petit homme.

La mythologie

Les mythes représentent diverses situations humaines existentielles : la vie, la mort, la naissance⁵. Ils représentent toute une culture et toute une civilisation. Ils possèdent leur interprétation de la fécondité et de la

5. Selon R. GRAVES (in *Les mythes grecs*, Paris, Fayard, 1967), le mythe n'est pas l'allégorie philosophique, l'explication étimologique, la satire ou la parodie, le récit romanesque, l'histoire romancée, le roman de ménestrel, la propagande politique, l'histoire morale, l'anecdote humoristique, le mélodrame pour le théâtre, l'épopée héroïque, le récit réaliste... Quelle diversité dans les modes de représentation de l'origine !

stérilité, du rôle du père et de sa place aux côtés de la mère. Ils possèdent toujours plusieurs versions et jamais leur commentaire n'épuise le sens profond du thème qu'ils abordent. La naissance qui résulte des P.M.A. a fait un fameux bout de chemin depuis les mythes de l'Antiquité relatifs à la fécondité et la naissance. Notre but est de montrer que les choses n'ont pas tellement changé quant au récit qu'il y a lieu d'adresser à l'enfant à propos de sa conception, de sa naissance et de sa filiation, ces trois réalités ayant été jusqu'ici indissociables.

Ainsi, toute l'Europe néolithique, selon les mythes et les légendes qui ont survécu, possédait des conceptions religieuses remarquablement cohérentes fondées sur le culte de la déesse-Mère aux noms divers. Robert Graves décrit comment l'Europe ancienne n'avait pas de dieux. La Grande Déesse était considérée comme immortelle, immuable et toute-puissante. La conception d'une filiation par le père n'avait même pas pénétré la pensée. La Déesse avait des amants, mais uniquement pour son plaisir et non pour avoir des enfants avec un père. Dans ce système matriarcal, les hommes craignaient et adoraient la mère suprême et lui obéissaient. L'âtre dans la caverne ou dans la hutte était, dans la société, le centre le plus ancien et le premier mystère était celui de la mère.

Dès le moment où il fut officiellement reconnu que « c'est à la suite d'un coït que la femme donne naissance à un enfant »⁶, les conceptions religieuses de l'homme se modifièrent peu à peu. On cessa d'attribuer aux vents et aux fleuves (32) le pouvoir de féconder les femmes. La Nymphe, dans la tribu, choisissait tous les ans un amant parmi les hommes jeunes qui l'entouraient. Il devenait roi et était sacrifié à la fin de l'année. Il devint pour elle symbole de fertilité plutôt qu'instrument de plaisir sexuel. Son sang servait à faire fructifier les arbres et les moissons ainsi qu'à féconder les troupeaux; on découpait son corps et les nymphes qui étaient les compagnes de la reine, mangeaient sa chair crue.

Plus tard, les légendes expliquent que le roi mourait dès que la force du soleil, avec lequel il était identifié, commençait à diminuer en été. Ainsi, la monarchie mâle gagnait du terrain. Bien que le soleil fut devenu un symbole de fertilité mâle, il demeurait toujours sous la dépendance de la lune, de même que le roi demeurait sous la dépendance de la reine, longtemps après que le stade matriarcal eut été dépassé. La mythologie grecque s'intéresse aux rapports sans cesse différents de la reine avec ses amants. Peu à peu, la reine passe au second plan au profit d'une monarchie mâle qui ne devait plus

6. C'est précisément ce qui est remis en question par les P.M.A.

s'interrompre. Il existe encore aujourd'hui en Afrique plusieurs équivalents des phases progressives de ce changement.

Ce changement comporte, on le voit, l'introduction progressive du *rôle du père* dans la pensée et dans la culture, rôle considéré aujourd'hui décisif en psychologie. Sur ce point, il y a unanimité, toutes psychologies confondues et même toutes sciences humaines réunies : derrière le fonctionnement de notre bonne vieille mère-nature, quelque chose fonctionne autrement et quelque chose qui n'existe pas dans la nature, c'est la pensée du père⁷. Qui dira l'impact sur la nature de l'homme de cette découverte des découvertes ? R. Graves l'évoque, par la voie biologique mais on a l'embarras du choix des références : « Il existe une relation causale entre le coït et la venue d'un enfant ».

Ce fait révolutionnaire n'est plus une affirmation absolue. Cette découverte est mise en question par les P.M.A. Il reste cependant à faire avec ceci : il y a des pères, mais comment les découvrir ? Pour les découvrir, il faut les moyens de les concevoir et l'outil de la conception, c'est le langage et sa reprise institutionnelle dans l'énoncé de l'état civil par le discours juridique. Comment faire dans les P.M.A., où l'on voit pointer à l'horizon la cohorte agitée de monstruosité : enfant (33) sans géniteur identifié, cadet né avant l'aîné, enfant à cinq parents, grand-mères porteuses, sans parler des enfants auxquels on demandera : « Quel père veux-tu ? ». Précisément, dans les P.M.A., la mère « occupe le terrain », le père étant périphérique, plus « incertain » que jamais⁸, mal dans sa peau.

A propos du corps des femmes, plus proche de nous, il y a la médiévale histoire des Sorcières, des femmes pour l'essentiel (« Pour un sorcier, dix mille sorcières »⁹). Plus de cinq cents ans de sorcellerie dans un Moyen âge littéralement hanté par l'idée de la stérilité. La sorcellerie est un des grands mythes du Moyen Age. On ignore généralement que les sorcières étaient pour la plupart des sage-femmes ayant pratiqué l'avortement ou simplement encouragé la contraception. La stérilité *diabolique* était opposée à la fécondité *divine*¹⁰, plus profondément (faut-il dire réellement ?), la pauvreté (une bouche de plus à nourrir), la

7. Même si cette *pensée du père* diffère selon la culture, elle n'en est pas moins réelle. On cite souvent l'oncle maternel de certains pays d'Afrique, le cas curieux de la Martinique où l'on ignore l'identité de son père, affirmation qui suppose néanmoins son existence, etc.

8. Pour paraphraser l'expression juridique selon laquelle le père est toujours incertain.

9. J. MICHELET, *La sorcière*, Paris, Flammarion, 1966.

10. D. CHAUVELOT, *L'hystérie vous salue bien – Sexe et violence dans l'inconscient*, Paris, Denoël, 1995.

souffrance (épidémies, deuils) l'asservissement, les abus sexuels (seigneurs et prêtres) encourageaient la recherche de la stérilité et les infanticides étaient fréquemment pratiqués. Le corps des femmes était et demeure plus que jamais scène politique.

Ensuite, à l'aube de l'époque contemporaine, le personnage de l'hérétique (le plus souvent un homme) et de la sorcière (le plus souvent une femme) ont cédé la place au personnage de l'hystérique. Ce sera, avec Charcot et le début de la psychiatrie moderne, la longue histoire de la relation médecin-malade toujours actuelle dans les P.M.A. Le détour par les mythes nous permet de ramener l'importance considérable de la dimension *imaginaire* dans la question de l'origine. Il faut ajouter que cette dimension est d'autant plus présente que l'époque se veut presque exclusivement, si possible, scientifique¹¹. Que signifie scientifique dans ce cas ? Cela désigne une réalité qui exclurait l'existence de l'inconscient ou, plus simplement dit, du hasard, de l'imprévu, de la surprise, mais aussi de la fantaisie et de l'imaginaire, ou encore de l'esprit et de l'humour qui sont le témoignage de ce que « quelque chose », ou quelqu'un en l'occurrence, (34) est advenu avec ce côté toujours surprenant de « l'heureux événement ». Plus le cadre de pensée qui permet d'accueillir la conception et la naissance est rigoureusement scientifique, plus il contribue indirectement et en réaction, au débordement anarchique de la dimension imaginaire. L'imaginaire ne réserve pas que de bonnes surprises; il est aussi source de fabuleuses méprises. Maintenant que l'on n'accorde plus de crédit au mythe, on a des fantasmes, mais les fantasmes ne sont pas des idées étranges qui restent dans la boîte de Pandore. Ils se « réalisent » comme on dit et viennent tisser le monde de leurs effets attendus et inattendus. C'est un fantasme de penser qu'un fantasme est étranger à la réalité, ce qui est précisément présumé par la médecine. Il y aurait alors, d'un côté, un être purement abstrait, fantastique, et de l'autre, un être purement biologique, brut en quelque sorte. Nous allons voir qu'il n'en est rien.

Que devient cette dimension imaginaire ou mythologique dans les P.M.A.? On aurait tort de croire qu'elle s'est complètement égarée. En voici un témoignage clinique issu de la pratique d'un médecin devenu par la suite psychanalyste.

Le médecin d'aujourd'hui

Voici le témoignage de Pierre Benoit auquel il fut demandé de résoudre

11. L'augmentation du contraste entre la science et la dimension imaginaire accroît le besoin de magie et la recherche de spiritualité.

la stérilité d'un couple¹². Cette histoire nous permet d'aborder directement, dans toute sa complexité, sinon la question du secret à proprement parler, tout au moins *ce qui est en cause* dans le recours ou non au médecin dans le cas de stérilité, qualifiée par l'auteur de « sémantique », soit une impuissance à concevoir un enfant dans laquelle la dimension transférentielle¹³ est prépondérante par l'absence de feu vert donné au corps pour cette conception.

Voici cette histoire clinique. P. Benoit est le médecin d'une famille composée des parents, très religieux, de statut social élevé, et de trois enfants. L'histoire (35) concerne la fille cadette, Aline, enfant normale et intelligente, quoique affectée par une épilepsie stabilisée par un traitement médicamenteux approprié. Depuis son enfance, P. Benoit soigne Aline; il l'aide à gérer une situation familiale difficile, puisque les deux autres enfants du couple sont psychotiques. Aline possède une confiance sans limite envers le médecin de famille. Approchant la trentaine, elle se marie et met au monde rapidement après son mariage deux enfants. Toutefois, le mari d'Aline prend ombrage de la relation de confiance qui existe entre le médecin et son épouse; sous cette influence, la jeune femme cesse de consulter le médecin de famille qui demeure, malgré tout, le médecin du reste de la famille. Plusieurs années passent, quatre ou cinq. C'est alors que P. Benoit reçoit un coup de téléphone d'Aline : le couple est devenu stérile et malgré tous leurs efforts, il ne leur a plus été possible de concevoir un enfant.

Lorsque P. Benoit la reçoit, la patiente lui montre, pour preuve de tous les efforts accomplis, un énorme dossier contenant examens, ordonnances, radio, attestant les nombreux traitements suivis et les nombreux spécialistes consultés. La pièce maîtresse du dossier est une courbe de température couvrant une période de plusieurs années s'étendant sur plusieurs mètres de long sur laquelle figurent par signes de couleurs la date des règles, la mention des examens et des thérapeutiques, les rapports sexuels, la date de l'ovulation déterminée par la courbe thermique.

S'étant assuré que tout cela ne révélait aucune anomalie biologique, le médecin lui dit : « Voilà Aline, j'ai un traitement pour vous mais je vous préviens qu'il est peu banal ». « Je ferai ce que vous me direz, j'ai confiance en vous », répond-elle. Là dessus, le médecin se lève, va

12. Elle est extraite de P. BENOIT, « Une biologie humaine non vétérinaire est-elle concevable ? », *In Labyrinthe : parcours éthiques*, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 1986, pp 147-176.

13. Au sens où une parole « adressée » a été « entendue ». Cela suppose qu'elle ne s'adresse pas à n'importe qui et que la demande qui y est formulée est considérée comme un désir et non un besoin.

chercher sa corbeille à papiers et, montrant le volumineux dossier, dit avec assurance : « Voilà, jetez tout cela là-dedans et ça ira directement à la poubelle ». Aline, sidérée, hésite un moment puis s'exécute. Le médecin ajoute : « Maintenant, je vous interdis même de marquer la date de vos règles sur votre agenda. Vous ferez l'amour quand votre mari et vous en aurez envie et pas autrement. Voilà, au revoir ».

A peine un mois plus tard, Aline téléphone au médecin. Elle a un retard de règles et veut un médicament pour les faire venir. En fait, elle ne pouvait pas le croire, mais elle était bel et bien enceinte. P. Benoit ne redevint pas pour autant son médecin traitant, on pourrait ajouter, bien au contraire. Cette stérilité a été levée par une opération qui n'a pas d'autre fondement que celui de l'effet *placebo* : (36) par une brusque mutation transférentielle, dans le déplacement de la « science »¹⁴ au désir de faire l'amour avec son mari (autorisé par la science représentée par le médecin), s'est produit un déclic humain, un déclic fantasmatique opéré très loin de la conscience et qui a donné le feu vert à la fécondation de l'ovule d'une femme, qui désormais peut concevoir fructueusement.

Cet effet est-il magique, sorcier ? La conception médicalement assistée d'un enfant ne peut nier l'existence d'une dimension supplémentaire, différente de la biologie mais intervenant en accord avec elle : cette dimension est celle du langage. Soit le fait que le corps est pris dans un univers de signes et de sens échappant à toute maîtrise scientifique : une des raisons fondamentales pour être attentif à l'histoire racontée à un enfant concernant son origine. Cette histoire prend en effet une valeur fondatrice originaire de son propre rapport au langage et de son identité.

La biologie humaine est sémantique

Dire que la biologie humaine est sémantique, c'est résumer la conception de P. Benoit. Celle-ci mérite qu'on s'y attarde parce qu'il s'agit d'une conception qui prend pour point de départ l'expérience clinique d'un médecin psychanalyste dans le domaine précis qui nous occupe : les rapports qu'entretiennent le langage et l'origine de la vie. Ce témoignage récent intervient à point dans la démonstration que nous tentons de faire.

Tout d'abord, on découvre que la science est le mythe d'aujourd'hui. On trouve dans un dictionnaire actuel de la langue française¹⁵ au mot

14. Qui semble l'avoir dans ce cas, vidée de son initiative et de sa créativité.

15. *Grand dictionnaire Larousse*, cinq volumes, Edition de 1989.

conception : « Dans la reproduction des êtres sexués, rencontre et fusion du gamète femelle, l'ovule, et du gamète mâle, le spermatozoïde, pour donner un oeuf fécondé ou zygote, étape initiale de l'embryon ». Ici, pas de biologie sémantique. L'opération de la reproduction semble mécanique, purement technique et du même coup automatique. Le droit ajoute à cela la notion de *période légale de la conception* ou « période de 121 jours, entre le trois centième et le cent quatre-vingtième jour avant la naissance, présumée être, par la loi, celle de la conception de l'enfant légitime ». La reproduction est ainsi définie et la filiation précisée, cependant la (37)pratique des gynécologues révèle que la réalité humaine de l'engendrement est beaucoup moins simple que cela. Les choses ne s'enchaînent pas d'une manière automatique et il existe autant d'exceptions à ce déroulement que de situations « normales ».

Ni la santé, ni la maladie, pas plus que la biologie et les fonctions corporelles n'échappent au phénomène de symbolisation qui est la seconde nature de l'homme. P. Benoit qualifiant cette dernière de « sémantique », reconnaît ce qui fait la dimension énigmatique du corps humain : le fait d'être intégré et de répondre à un univers de sens et de signes. Il faut reconnaître que nous ne possédons toujours pas de théorie totale d'accueil (qui permettrait de penser la biologie et la psychologie en des termes compatibles) pour ce qu'il conviendrait de nommer une « méta-biologie » ou une « épi-génétique »¹⁶. Il semble néanmoins hors de doute que la symbolisation humaine produit des effets organiques¹⁷ ; les effets *placebo* et *nocebo* en sont des preuves tangibles.

En quoi cela nous concerne-t-il ? En ce que ces mécanismes lient la question des origines au langage d'une manière directe, massive et parfois sans médiation (ce dont témoigne l'histoire d'Aline) pour les

16. J. DEHASSE, in *Chiens hors du commun* (Ed. de l'Homme, 1993) a souligné comment cette hominisation de la biologie a des effets jusque dans les espèces domestiques. Ainsi, le chien, notre fidèle compagnon, a modifié son comportement à notre contact : les chiens aujourd'hui aboient beaucoup; or, si les chiens campagnards n'aboient qu'en connaissance de cause, les chiens sauvages n'aboient pas, pour les mêmes raisons que les chasseurs se taisent. Donc, une espèce génétiquement douée pour aboyer devient silencieuse en milieu naturel et aboyeuse en milieu civilisé et une promesse génétique (la faculté d'aboyer) prend donc des formes différentes selon le milieu ambiant (naturel ou bavard).

17. Ce fait est déjà affirmé par Cl. LÉVI-STRAUSS en 1950, dans son *Introduction à l'oeuvre de M. Mauss*, lorsqu'il dit que « l'effort "irréalisable", la douleur "intolérable", le plaisir "inouï" sont moins fonction de particularités individuelles que de critères sanctionnés par l'approbation ou la désapprobation collectives. Chaque technique, chaque conduite, traditionnellement apprise et transmise, se fonde sur certaines synergies nerveuses et musculaires qui constituent de véritables systèmes, solidaires de tout un contexte sociologique. » Il souligne combien nous continuons à ignorer ces possibilités si nombreuses et tellement variées. In M. MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1950, pp. X-XIII.

générateurs qui souhaitent la naissance de l'enfant, pour l'enfant et la représentation qu'il aura de son origine (38) et la manière dont il habitera son corps et sa vie et finalement, pour le médecin, dans l'attitude qu'il adopte face au patient. P. Benoit conçoit un passage par des « connexions langagières » entre deux formes de langage, celui de notre profonde nature animale et le langage qui fait de nous des êtres parlants. Il existerait un processus sémantique primaire, profondément archaïque, inaccessible à l'appréhension directe, une commande hormonale des phénomènes biologiques qui interfère avec les processus de méta-commande, spécifiques de notre condition, qui sont quant à eux symboliques. Cette association intervient probablement dès l'intimité des phénomènes cellulaires; l'homme se trouve ainsi « hominisé » jusque dans ses structures biologiques les plus primitives.

Ces processus profondément archaïques sont inaccessibles à une appréhension directe; ils ne sont abordables que de manière spéculative et conceptuelle, par cette sorte de mode de connaissance obscure au néophyte qui est la marque de l'inconscient, connaissance obscure si précieuse pour l'avènement de la connaissance tout court. Qui n'a eu l'illumination de la « bonne idée » ou de « la solution » au problème qui l'occupe alors qu'il ne cherchait plus. Le monde raisonnable ou rationnel, quelles qu'en soient les lectures, les écritures, les versions ou les interprétations, du roman à la théorie, en passant par le cas clinique, est doublé d'un monde fantasmatique intriqué à toute histoire humaine. Il en constitue la toile de fond. Il en va de même pour l'histoire d'origine d'autant plus que la naissance est un moment particulièrement fécond de ce point de vue. Le corps -de l'enfant et de la mère- s'y manifestant pleinement pour ce qu'il est en définitive, une instance de l'inconscient.

La contre-épreuve de ceci a été observée par les travaux de D. W. Winnicott, au lendemain de la guerre, avec l'hospitalisme des bébés élevés en pouponnière. On jugeait inutile de leur parler, l'hygiène de vie étant leur seul besoin. Cela produisit des arriérations mentales irrémédiables. Il y a aussi l'exemple du mutisme des enfants sauvages, tout cela s'accompagnant de retards d'acquisition, de désordres organiques, neuro-endocriniens et autres, de la mort précoce dans presque tous les cas. La clinique témoigne ainsi de ce que quelque chose d'une efficacité symbolique première, édicatrice de l'humain, est conservée et reste active à tout âge et peut abruptement, à un moment ou l'autre de la vie faire irruption de la manière la plus surprenante. La rencontre de certaines représentations constitue pour l'individu un « message » qui lui fait « signe » et produit des effets biologiques quantifiables; feu rouge, feu vert. Stérilité, fertilité. Maladie, somatisation, guérison.

(39) Notre mythe scientifique de la procréation était quelque chose comme : « C'est à la suite d'un coït que la femme donne naissance à un enfant », cité précédemment, passant comme une évidence pour tous, vérité apodictique en matière de génération. Pauvres primitifs, ignorant ce fait élémentaire, ils étaient tout à fait à côté de la vérité ! On constate cependant que cette donnée scientifique de base a déjà changé avec les P.M.A. et même fondamentalement. La conception d'un enfant se fait par le contact entre les semences masculine et féminine, et la fécondation ainsi obtenue donne éventuellement lieu à une grossesse. Elle peut (pourrait) devenir le résultat d'un simple *croisement* et non plus d'une rencontre humaine à part entière, comme le dit curieusement l'expression.

En admettant que les choses soient simples à ce niveau, celui de l'histoire scientifique d'origine, le témoignage de P. Benoit a le mérite de révéler l'interférence constante, pour le meilleur ou pour le pire, d'une dimension d'un autre ordre, langagière et inconsciente. D'où l'embarras de la médecine : plus elle serait rigoureusement scientifique, plus elle serait dans l'erreur tant la dimension humaine dite ici sémantique se révèle insaisissable par les moyens de la science actuelle; elle est en revanche parfaitement audible par la pratique psychanalytique, les oeuvres de Freud et Lacan en témoignent.

La question du secret

Pourquoi parler aux enfants ? On l'a vu, parce que le monde des origines est celui où l'effet symbolique est le plus direct et le plus considérable. S'il manque alors cette médiation du langage, que toute éducation devrait contribuer à instaurer, l'enfant est marqué par la présence d'un handicap aux modalités variables selon son expérience. Il y a donc ici redoublement de la nécessité de dire puisqu'il s'agit de raconter à l'enfant son histoire d'origine; ce récit, avec ses lacunes, va tracer le sillon où s'inscrira pour un enfant le symbolique qui fait de lui un homme, avec toute la singularité de son histoire personnelle. On retrouvera à l'âge adulte le caractère toujours opératoire de l'imprégnation sémantique archaïque et spécifique. Cette dernière est particulièrement opérante dans ce qu'en psychanalyse nous appelons le transfert et le personnage du médecin est profondément marqué par la réalité de celui-ci. De sorte que le pouvoir méta-biologique des commencements, la sémantique primaire humanisant notre biologie de base reste véhiculée par le transfert qui humanise toute situation clinique. Alors pourquoi garder le secret, et si ce n'est pas le cas, que dire ?

(40) On s'aperçoit du caractère essentiel et fondamental du récit de

ses origines fait à un enfant. En l'absence d'un tel récit, il se fera par lui-même une opinion en tout point comparable à un mythe. Il l'a vécue, composée à sa manière puis construite au travers des propos et des attitudes des proches qui l'entourent. Cette représentation n'est pas toujours consciente, ni accessible verbalement surtout chez le petit enfant, mais elle existe et prend des formes diverses parfois même déconcertantes, pour nous, adultes. Elle est tout aussi bien composée de sensations physiques, agréables ou désagréables, familières ou étranges, des sensations de mouvement, de position dans les bras (serré, détendu, maîtrisé, anxieux), de la chaleur et surtout des odeurs, l'odeur maternelle, le son de sa voix, la vision des éléments qui l'entourent, les mots évidemment, tout ce qui lui est communiqué est amalgamé chez l'enfant dans une représentation kinesthésique puis progressivement gestuelle et finalement verbale. Ce sont tous ces éléments de la petite enfance qui sont interprétés et réinterprétés plusieurs fois dans la vie, par les propos des parents sur la naissance de l'enfant et sur les circonstances de celle-ci. Dans cette représentation de l'origine interviendra ce qui n'est pas dit. Il est impossible de tout dire, mais tous les non-dits n'ont pas le même poids. Le silence, le secret, le mensonge portant sur les choses essentielles (comme la nature exacte de sa filiation biologique) entrent à part entière dans la composition de ce qui sera pour un enfant quelque chose comme l'histoire mythique de son origine : « Il était une fois... ». Un enfant déçu ira jusqu'à s'inventer une origine différente, héroïque. Déçu ou décevant, soit encore une fois la dimension narcissique¹⁸.

Il entre dans la nature d'un enfant d'inventer des histoires. N'est-ce pas le principe même du jeu ? « On disait que... » et à partir de cette formule, on peut tout inventer. Seulement voilà, dans les jeux enfantins, les contes et la littérature pour enfants, mais aussi dans le roman, on n'imagine pas n'importe quoi. (41) L'imagination enfantine et adulte recèle, derrière une grande variété de scénarios et de styles, un thème qui lui est bel et bien constant et que Freud a appelé le « roman familial »¹⁹. Par cette expression, Freud désigne les fantasmes par lesquels le sujet modifie imaginativement ses liens avec ses parents,

18. Voici, pour illustrer les choses, le cas d'un enfant de 12 ans à qui on a caché son origine, l'adoption dans ce cas. L'enfant raconte régulièrement des mensonges à ses amis sans raisons apparentes. Il prétend que ses parents étaient riches, mais qu'ils sont morts. Son père aurait été chasseur d'animaux féroces en Afrique et pilote d'avion. Les parents adoptifs ne s'expliquent pas pourquoi l'enfant invente de telles histoires, c'est pourquoi ils décident de consulter un psychologue. Lorsque celui-ci demande à l'enfant ce qu'il sait de son origine, il se met à pleurer : il n'a jamais osé leur poser la question de peur de contrarier ses parents. Il ne leur ressemble pas physiquement de sorte que sans le récit de ses origines il ne peut accepter sa filiation officielle sans douloureuse contradiction.

19. Paru en 1909 dans un ouvrage d'Otto RANK, *Le mythe de la naissance du héros*.

imaginant par exemple qu'il est un enfant trouvé, ou qu'il n'est pas né de ses parents réels, mais de parents prestigieux, particulièrement d'un père prestigieux; il prête à sa mère de nombreuses aventures amoureuses secrètes ou encore, il est un enfant légitime, mais ses frères et soeurs sont des bâtards. Ces fantasmes trouvent leurs motivations profondes dans le complexe d'Oedipe : désir de diminuer ses parents sous certains aspects et de les exalter sous d'autres; désir de contourner la barrière de l'inceste; désir enfin de résoudre la rivalité fraternelle.

Des psychanalystes²⁰ racontent l'histoire clinique d'un adulte, où l'on voit à quel point le roman familial reste actuel. « Un patient vient nous dire qu'il est un enfant adoptif, il nous raconte des fantasmes où, à la recherche de sa vraie mère, il s'aperçoit qu'elle est une femme du monde devenue prostituée ». Il faut reconnaître là le thème banal d'un « roman familial » tel que le forge également un enfant qui n'a pas été adopté. Le jugement de réalité est, dans un premier temps, de peu d'importance et l'appui que le patient trouvera dans des documents authentifiant son origine, ne constituera qu'une défense par la réalité. Il s'agit, adoption réelle ou non, bel et bien d'un fantasme. Dans le cas d'une adoption réelle toutefois, la différence s'impose sur le plan clinique, poursuivent ces auteurs²¹, « actualisation, d'ailleurs rapidement émoussée, des fantasmes de retrouvailles avec la mère, épisodes où la tentative de rejoindre la *vraie* mère est agie symboliquement dans une sorte d'état second, etc. Dans la cure même, dès son commencement, de nombreux éléments - contenu des rêves, survenue répétée du sommeil en séance manifestant de façon massive et agie une tendance régressive vers les origines - indiquaient la disjonction du réel brut et de la verbalisation ». Les fantasmes se mêlent ainsi à la réalité. Comment distinguer l'un de l'autre ? Comment ne pas prendre l'un pour l'autre ? Qu'est-ce qui est « vrai » ?

(42) Contrairement à ce que l'on pense d'ordinaire, la clinique montre que rien n'échappe à un enfant dès le plus jeune âge, même pas, il faudrait dire surtout pas, ce qui est caché. Surtout pas, parce que les traces laissées par ce qui n'est pas dit, les blancs, les incohérences, le caviardage, les lapsus inévitables, l'absence tout simplement, sont les indices de ce qui intéresse au plus haut point un enfant : la nature particulière du désir de ses parents. Qui sont-ils ? S'aiment-ils ? Suis-je né de leur amour ? Or, justement, ce qui n'est pas dit est précisément sur ce point ce qu'il y a de plus intéressant : c'est l'indice d'un malaise, d'un ratage peut-être, d'une honte, d'une culpabilité. De quoi s'agit-il ?

20. J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, *Fantasme originnaire, Fantasmes des origines – Origines du fantasme*, Paris, Hachette, 1985.

21. Ibidem, p. 16.

Auraient-ils honte de moi, se dit l'enfant. Seraient-ils coupables ? Sont-ils impuissants ? Pour qui me prennent-ils, si je ne suis pas digne de leur confiance, capable de recevoir de leur part une parole vraie et s'ils ne peuvent me faire de confidences sur quelque chose d'aussi intime entre nous que la naissance, première expérience que nous ayons à vivre avec nos parents ? Que vaut ce qu'ils me disent par ailleurs si leur rapport à la vérité ne peut être simple sur des choses aussi fondamentales ? Il y va d'un besoin de reconnaissance essentielle et légitime. L'enfant ne sait pas toujours qu'en faire. Si on lui parle trop peu, sa curiosité se tarit, son intelligence s'éteint au lieu de se développer, son envie de savoir disparaît. Cela peut aller jusqu'à une apparente débilité ou l'arriération mentale à proprement parler.

Dès lors, pour un enfant, tout trouve sa place dans un imaginaire²² qu'il composera ou recomposera avec les moyens mis à sa disposition : si on ne l'aide pas à interpréter correctement les choses, il les accommodera à sa manière, et cela peut devenir très étrange. Les contes pour enfants viendront à la rescousse, peuplés de parents-ogres abandonneurs-meurtriers-incestueux qui donnent corps à tout ce qui alimentera les terreurs nocturnes de l'enfance et, à l'adolescence, entrera en scène d'une manière fracassante « pour de vrai » dans le rapport aux adultes. Si les mots manquent sur l'origine, la confiance manquera aussi et avec elle, le pacte humain fondamental qui veut que, faute de l'atteindre, on vise néanmoins la vérité, ensemble et de bonne foi... Voir en contrepoint l'extraordinaire histoire de Jean-Claude Romand²³ qui a menti toute sa vie, pour garder le secret de son imposture²⁴. Il a ensuite tué toute sa famille (parents, (43)épouse et enfants) pour tenter de prévenir la découverte de ce secret. Le romancier révèle l'origine de cette attitude dans l'enfance du meurtrier. Ses parents avaient été formels : (1) mentir, c'est perdre la face, (2) il faut à tout prix cacher que l'on a perdu la face et (3) ne pas déranger pour protéger sa mère; ne pas exister peut-être ? Il l'a fait payer à ses géniteurs. Un tel carnage pour une simple question d'image de soi ? Peut-être. Toutefois, on s'aperçoit que le secret oblige à mentir dans des proportions sans cesse croissantes et que la passion de cacher la vérité rend fou.

Dans les *Mémoires d'un fou*, qui ont été considérées comme une autobiographie, G. Flaubert fait le récit des rêves suivants, témoignages de l'universalité du « roman familial » issu des sentiments oedipiens. Dans

22. Nous verrons que cet imaginaire contient en germe ce qui va structurer l'identité d'homme ou de femme de cet enfant.

23. E. CARRÈRE, *L'adversaire*, Paris, P.O.L., 2000.

24. Il se prétendait médecin et fonctionnaire à l'OMS.

le premier de ceux-ci, il se voit au berceau, couché dans la maison de son père où surgissent tout à coup des êtres « petits ou grands, couverts de barbes noires et dures, sans armes », qui tous portent « une lame d'acier entre les dents ». Ces sortes d'ogres le regardent intensément « avec des grands yeux fixes et sans paupières », puis ils touchent les choses qui l'entourent, et leurs doigts laissent partout des traces de sang... « Il me sembla alors que la maison se levait de ses fondements, comme si un levier l'eût soulevée... Et ils se mirent à rire comme le râle d'un mourant... » Après leur départ, l'enfant a l'impression « d'avoir mangé de la chair », et il entend un cri prolongé, aigu, vague, « comme une bizarre chanson dont chaque sifflement me déchirait la poitrine avec un stylet ». A cette scène d'horreur succède immédiatement une autre scène de cauchemar. Les choses se passent cette fois dans « une campagne verte et émaillée de fleurs ». L'enfant, sans doute alors beaucoup plus âgé, marche aux côtés de sa mère le long d'un fleuve, lorsqu'il s'aperçoit que sa mère, tombée à l'instant dans l'eau, a mystérieusement disparu dans les flots : « Je vis l'eau écumer, des cercles s'agrandir et disparaître... et puis je n'entendis plus que le bruit de l'eau qui passait entre les joncs et faisait ployer les roseaux... » ; pour finir il entend tout de même les appels au secours de sa mère, mais il ne bouge pas, et se contente de remarquer qu'une force « invincible » l'attache sur terre : « L'eau coulait, coulait limpide, et cette voix que j'entendais du fond du fleuve m'abîmait de désespoir et de rage... »

Marthe Robert²⁵ qui relate ce passage des *Mémoires d'un fou*, commente ces personnages en disant qu'en ces pères (ils sont sept ou huit) et cette mère se (44)condensent et se multiplient le pouvoir du géniteur terrible, et une mère engloutie par les flots, punie de mort à cause d'une faute inconnue; des parents donc, dont les rapports sont éludés, mais rendus d'autant plus perceptibles par des bruits insolites - « des rires semblables aux râles d'un mourant » - des taches suspectes, et le formidable soubresaut qui arrache la maison à ses fondations. Où trouver description plus suggestive et plus exacte de la scène primitive, scène nocturne impossible à ranger parmi les choses du jour, scène d'amour dans laquelle l'enfant ignorant et fasciné ne voit pas l'amour, mais l'obscénité, le paroxysme absurde, l'inconcevable déchaînement de sauvagerie... Il s'agit évidemment d'un déchaînement imaginaire, mais si le jeu de l'imagination donne son souffle à la création littéraire, il entraîne dans un délire sans fin le psychotique pour lequel des repères symboliques ne viennent pas ponctuer, arrêter, nouer l'imaginaire et le réel.

Le récit authentique des origines par les parents adoptants, quel que

25. Op. cit., pp. 306-307.

soit le lien de sang qui existe entre eux et leur enfant, peut faire rempart, support, fondement à l'emballage imaginaire, dont fait si bien état la littérature, emballage qui peut aller jusqu'à la psychose.

La vérité

Il faut donc, cela semble très simple, *dire aux enfants la vérité*. Ce disant tout semble dit et pourtant il n'en est rien. Car la vérité, qu'est-ce que c'est ? Un hyper-réalisme cru sur les fonctions de reproduction ? Le fait de parler à tout propos et à qui veut l'entendre des détails de la conception d'un enfant, surtout lorsqu'elle est obtenue par les prodigieuses victoires de la médecine ? L'aveu de difficultés considérables au terme desquelles l'intervention de la médecine a été couronnée de succès ? L'aveu d'une filiation difficile avec ses propres parents ? Quoi, finalement ? Pas n'importe quoi, mais une vérité positive, humaine et bienveillante, supportée par les pulsions de vie, par exemple, « tu as voulu naître et nous avons été heureux de t'accueillir ». Il y a autant de vérités que d'enfants et de parents; chaque origine est unique, exceptionnelle et fabuleuse.

Il faut souligner une asymétrie entre le père et la mère aux yeux de l'enfant : pour ce dernier, la « vraie » mère est celle qui l'a porté et mis au monde; la mère biologique est la « matrice » imaginaire de son identité. Pour le père, les choses (45) sont moins claires²⁶. Le « vrai » père peut être le père biologique, mais le père adoptif peut être aussi considéré comme tel. Un enfant reconnaîtra le père en la personne qui s'est comportée comme telle vis-à-vis de lui, disant « il a été un père pour moi »²⁷. La question du père, déjà si difficile, demeure ouverte²⁸. Ici encore le « roman familial » imaginaire imprime sa marque dans la réalité du sujet. Une disparité subjective intervient *a priori* dans la représentation des parents et se déploie dans le roman familial pour des raisons oedipiennes; ceci constitue encore une fois la démonstration de la nécessité d'un récit fait par les parents pour faire arrêt au débordement d'imagination d'abord, aux *acting out* et aux passages à l'acte ensuite.

26. Pour le développement de ce thème, on peut utilement se référer à l'ouvrage de J.-P. LEBRUN, *Un monde sans limite – Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1997.

27. Certains enfants, arrivés à l'adolescence, utiliseront à l'occasion l'argument suivant : « De toutes façons, ce n'est pas mon père ! », se débarrassant ainsi à bon compte de la question du père et de la loi.

28. Voir à ce sujet l'article de Patrick De Neuter, « L'hostilité paternelle : étrange destin d'un concept », in *Logos et Anankè*, n°2-3, Inconscient et destin, pp. 77-104, Paris 2000.

Pourtant, on ne peut pas s'empêcher de reconnaître que les parents ont à dépasser, par ce récit, une crise importante : puisqu'il s'agit de leur sexualité, laquelle est toujours traumatique. La nature traumatique de la sexualité, voilà peut-être un acquit psychanalytique qui se confirme et demeurera.

Le récit, « dévoilement du secret » ou histoire d'origine

Plutôt que de multiplier les exemples de ce qu'il faut dire à un enfant sur son origine et de ce qui est à éviter, je préférerais énumérer ce que cet énoncé doit contenir comme message, suivant en cela la psychologie élémentaire que l'on retrouve chez un auteur allemand²⁹ qui s'exprime dans un petit manuel de pédagogie spécialisée dans l'« institution » des enfants.

Tout d'abord, la reconnaissance : un enfant doit être reconnu; il devrait être, (46)une fois au moins dans sa vie, unique et merveilleux, savoir qu'il y a de l'amour, être sécurisé, sans quoi aucune éducation n'est possible. La confiance doit lui être accordée, parce qu'elle engendre la confiance. Il doit recevoir des limites, faire partie d'un groupe et le savoir, la famille pour la solidarité, par exemple. Il faut lui transmettre la notion de protection; un enfant doit être protégé contre l'humiliation, l'oppression, la domination. Finalement, il doit pouvoir se projeter vers l'avenir, avoir une réponse à la question « qui suis-je ? », avoir son propre « chez soi » et enfin il devrait pouvoir comprendre ses parents.

Un récit de la part des parents doit intervenir lorsque ceux-ci se sentiront prêts à le faire. Il se garderont de faire des remarques négatives sur la famille d'origine pour que l'enfant aborde le plus positivement possible la question de son identité. Même lorsque les parents sont problématiques, l'enfant peut et doit pouvoir en garder un souvenir positif. Cela ne signifie pas qu'il faut taire ou embellir la réalité. L'essentiel de l'aide repose sur la vérité et la sincérité. On ne dira jamais assez que ce qui est douloureux, pénible et décourageant pour un jeune, c'est l'incertitude. La vérité, dans sa dureté même, est plus facile à porter; c'est la vérité, on le sait, mais on peut continuer à vivre. La vérité constitue un point de départ. Finalement, une explication n'apporte rien de positif lorsqu'elle est imposée; elle devrait partir du besoin de savoir de l'enfant, face auquel, si on lui répond, il n'est pas laissé seul.

29. A. Mehringer, *Eine kleine Heilpädagogik : vom Umgang mit schwierigen Kindern*, Verlag, München, 1992, traduction de D. Plancq, *Une petite pédagogie curative*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du titre de Licencié en traduction, Univ. de Mons, 1999.

Conclusion

La vérité technique qui préside à la naissance d'un enfant est multiple, la vérité du désir qui a mené ce dernier à la vie est unique, même s'il existe plusieurs versions du récit de son histoire d'origine. La vérité du désir est interprétée par l'illusion réaliste du récit; le langage « désigne » et ouvre d'emblée à une multiplicité de sens qui fait à juste titre le succès de la littérature. Il y a donc d'une part le *désir* qui préside à la naissance d'un enfant et d'autre part le *récit* qui lui en est fait (avec ses inévitables non-dits); l'un et l'autre sont enchevêtrés au point de se confondre. Le récit est la preuve tangible du désir, tandis que le désir donne au récit son souffle.

Qu'est-ce que le secret ? C'est une tentative pour retenir un aveu d'impuissance, un défaut, une faille. Dès lors, le manquement devient coupable aux yeux d'un enfant qui reçoit un tel message. Quel est le destin du secret ? Il ne cesse de (47)se dire, de passer à l'acte. C'est ce qui n'a pas trouvé son lieu, son adresse; c'est l'essence même de ce qui ne cesse pas de se répéter, en d'autres mots, c'est ce qui ne peut s'oublier.

La vérité est une vaste question à propos de laquelle je souhaite faire une seule remarque. Tout discours est concrètement tenu au nom de la vérité, même le mensonge, même les discours les plus opposés dans certains cas. Lorsqu'on pose aux psychologues la question de savoir ce qu'il faut dire aux enfants à propos de leur origine, les réponses sont en général directes et marquées d'une évidence : *la vérité*. Pourquoi est-il si important, impérieux, presque vital de dire la vérité ? La réponse est déconcertante, mais cependant profonde : *c'est pour pouvoir l'oublier*. Le secret empêche d'oublier, il s'impose, revient, insiste; il produit des symptômes, des malaises, des mensonges, des traumatismes, des répétitions, des passages à l'acte même dans les générations qui suivent. Seule la vérité de l'histoire d'origine, dite avec réalisme, amour et respect par les parents adoptants (les seuls « vrais » parents sont des parents adoptants, qu'ils soient ou non les parents biologiques) et ceux qui l'entourent, peut permettre à un petit homme de lâcher cette question autrement douloureuse, pour se tourner vers l'avenir avec l'héritage (génétique et symbolique) qu'il a reçu et qui n'est plus de l'ordre du déterminisme limitatif ou appauvrissant de la souffrance névrotique, parfois même psychotique. La maladie (mentale et peut-être physique) est toujours maladie de la mémoire; souffrance du retour, de ce qui *n'a pas* trouvé son lieu, de ce qui *n'a pas* trouvé son adresse, de ce qui *n'a pu* se frayer un passage dans l'impuissance fondamentale du langage.

S'il faut aujourd'hui à tout prix être beau, riche, intelligent, nanti et auto-suffisant, alors le secret, c'est l'imperfection, l'impuissance, la

dépendance, l'échec, la honte, le handicap, parfois la simple limitation devient honteuse. L'imperfection est devenue faute et cette faute doit rester secrète. Tel est l'héritage embarrassant d'un enfant auquel on n'a pas pu dire avec ouverture d'esprit l'histoire de son origine. Surtout si celle-ci a les particularités d'une origine par P.M.A. Ces dernières, il est vrai, obligent à revisiter la grande forêt des arbres généalogiques où l'on devrait à l'avenir représenter les donneurs, les maternités de substitution, les embryons non sélectionnés, les clones. Si cette démarche de représentation littérale est extrêmement peu poétique, il se trouvera des gens pour la faire, d'autres pour en être choqués. C'est que les fantasmes ne manqueront pas du côté des médecins, du côté du public, du côté des enfants. C'est là que la psychologie aura voix au chapitre; ni plus ni moins qu'avant dans les (48) « romans familiaux » toujours peuplés d'« enfants trouvés » et de « bâtards oedipiens ».

Sur les grandes questions de fond, on peut avancer en conclusion, que les grandes certitudes auxquelles se raccrochent les sciences humaines depuis un siècle sont ébranlées par les P.M.A. Il n'y a pas à s'étonner que cela produise quelques vagues. J'en cite quelques unes : les notions de *père et de mère*, dans leur réalité physique, psychologique, morale et juridique. Le caractère irréductible et imposé par la nature des caractéristiques *mâle ou femelle* du sujet humain et de ses parents. La *triangulation* oedipienne par les parents biologiques. Le *rapport sexuel* entre les parents au départ de la conception d'un enfant, et la fonction psychologique d'énigme originaire que prend aux yeux de l'enfant la « scène primitive ». La mise en question de la *fonction de l'altérité*, de l'autre, de la nouveauté, de la différence par la création de l'enfant « sur mesure », voire le clonage. Le registre *symbolique* tel que s'y inscrit quelque chose de fondamental pour l'homme, nécessaire pour concevoir l'interdit de l'inceste et celui du parricide, la filiation et l'enchaînement généalogique. La *singularité* de l'individu n'est plus certaine (clones). La distribution des questions du *déterminisme et de la liberté* est à repenser totalement. Les rapports entre *le médecin et le malade* sont bouleversés : ce qui était une aide thérapeutique devient une source de déséquilibre moral (trouver de nouveaux repères, le coût moral des P.M.A., la conjonction entre les découvertes les plus révolutionnaires du siècle par la recherche biomédicale et l'impuissance la plus fondamentale de l'homme, la sexualité dans sa dimension d'impuissance et de stérilité). La *dissociation* du « désir sexuel » et de la procréation. La promesse, implicite au progrès des P.M.A., de la réalisation du désir d'enfant sur mesure, parfait, conforme, *maîtrisé*, et les démentis inévitables de la réalité ultérieure.

Bref, les P.M.A. renouvellent la formulation des quatre grands traumatismes humains : la sexualité, le narcissisme (toute puissance-

impuissance), l'altérité (pas de rapport sexuel, « sur mesure », clones), le déterminisme ou la liberté. Elles interrogent ce qui est par tradition considéré comme le fondement de la société : la notion de Référence (quelle qu'elle soit), l'interdit de l'inceste et du parricide (qui sont les « vrais » parents) et l'inscription d'un enchaînement généalogique (« De toutes façons, ce n'est pas mon vrai père. »)

Par contre, on s'accorde toujours pour reconnaître que la « sémantisation », la symbolisation, le langage, selon l'expression adoptée, accompagnent le corps humain dans toute son histoire; que cette histoire n'est pas « naturelle », mais (49)sémantique. C'est même ce qui est de plus en plus manifeste. Cette prise du corps par le langage est essentielle et tisse, elle aussi, l'enchaînement des générations (Homme, gènes, ovocytes et spermatozoïdes, conception, naissance, enfance, etc.) pour les raisons que nous avons exposées et le récit du secret de l'origine est un moment essentiel, car il est inaugural à plus d'un titre avec la relance des effets symboliques sur le corps.

Le corps comme objet de la médecine est un corps « mosaïque ». Chacune de ses parties est confiée à un spécialiste, alors que le sujet total est laissé en souffrance. L'eugénisme, qu'il soit positif ou négatif, considère les traits génétiques un par un. La sélection de chevaux rapides, n'améliore pas le cheval comme espèce. La médecine actuelle est juxtaposition de spécialités où la sélection des traits sur base génétique vient s'ajouter à l'ignorance du sujet humain dans sa totalité. Or, l'inconscient plus que jamais, c'est le corps, l'autre, le réel, l'inconnu. Ce qui fait problème pour les enfants des P.M.A. c'est aussi le corps justement avec la question des « vrais » parents que seraient les parents biologiques, ou la ressemblance physique.

Finalement, en relation avec ce qui précède, il faut souligner la notion la plus bousculée de toutes, c'est « la pensée du père ». Car si « les femmes » occupent le terrain, la question du père, avec ses incertitudes et ses vacillements, reste plus que jamais posée. Elle n'est pas seulement juridique, elle concerne la « fonction paternelle » en tant que celle-ci est le support de l'interdit, de la limite, de l'impossible, autrement dit de la castration. Le corps des femmes, par ailleurs, reste plus que jamais le champ d'enjeux politiques non nommés comme tels parce que masqués derrière le mythe moderne du droit à la fécondité.

En conclusion, nous poserons les choses de la manière suivante. Le récit des parents, quel qu'il soit, avec ses mensonges, ses non-dits, ses secrets ou ses aveux, a pour l'enfant une *fonction instituante*. C'est un repère extérieur à lui qui lui vaudra l'assurance du fondement de la première des institutions et la plus fondamentale de toutes, la famille. Un fondement, des racines, un invariant et avec elle un interdit

structurant. Ainsi institué, l'enfant pourra vivre sa vie d'enfant qui sera aussi l'histoire de son complexe d'Oedipe où il construira son « roman familial » avec ses éventuelles origines héroïques, sa révolte contre le père, son attachement à sa mère. Il pourra vivre et symboliser sa vie imaginaire parce qu'une garantie existe, celle d'un invariant institué dont le récit des parents constitue la représentation et avec elle les interdits.